

Le masque

J'avais ouvert mes grands volets blancs. La nuit claire, qu'annonçait-elle ? Contemplant, pied-à-terre, la lumière abondante du lampadaire au bout de la rue, je l'observai se mettre à crépiter finement. Au moment d'après, un cri strident fendit le calme du quartier endormi. Je reculai un instant. C'était comme une sonnerie de téléphone, qui convoque sans qu'on la réclame. Une note de piano me parvint. Comprenant qu'elles se trouvaient au même endroit – un bois à l'entrée du lotissement – je sentis soudain l'importance que ces deux émissions pouvaient signifier. Aussi halluciné que j'étais, je décidai de sortir.

Saisi, de la plante des pieds jusqu'au larynx, je m'élançai dans la direction des sons. Et tandis que j'allais, filant comme un pigeon voleur dans les rues du village, en direction du bois, une sonnerie de téléphone interrompit ma course. Je soufflai, comprenant qu'il s'agissait du mien. Je vis le numéro de ma sœur apparaître sur l'écran.

« Allô ?

– *Allô, j'espère que tu ne dormais pas ?*

– Tu sais pertinemment que je suis insomniaque...

– *C'est vrai, excuse-moi. Je voulais que tu vérifies si la commande que j'ai passée était bien arrivée.*

– La commande ?

– *Oui, tu sais bien qu'ils les livrent toujours à l'ancienne adresse.*

– T'étais vraiment obligée de m'appeler à cette heure pour ça ?

– *Crois-moi, je l'aurais bien fait à un autre moment mais j'ai moi-même été réveillée par un message du livreur qui disait qu'il partait déposer le colis. Pour le coup, c'est vrai que ça m'a paru abuser, mais j'ai quand même eu le réflexe de t'appeler pour prévenir au cas où il passerait demain matin.*

– Il rentre dans la boîte aux lettres ?

– *Non, c'est un masque vénitien. Le colis est censé être assez gros, il y a tout un tas de plumes avec.*

– Je veillerai jusqu'à ce qu'il passe, va te recoucher maintenant.

– *Prends soin de toi.*

Je raccrochai. À cause de l'appel, je n'avais pu entendre le bruit grondant d'un moteur non loin. Craignant d'être vu, je me jetai, corps entier, dans un fossé attenant. Une berline opaque fit irruption du chemin de terre, avec des pleins phares qu'elle alluma dès sa première croisée

sur le bitume. « Le chemin de terre » qu'elle avait emprunté était la seule voie d'accès au bois. Je laissai mes yeux filer ses éclairages, avant qu'elle ne retrouve subitement le noir de la chaussée. Cette apparition prêtait à la suspicion.

Je bondis par-dessus la bute. Les notes de piano, dont je discernais maintenant la strophe, m'apparaissaient de plus en plus hautes. À l'orée du bois, je ralentis. L'esprit d'euphorie se dissipait petit à petit sans pour autant annuler celui d'aventure. Clapotant au rythme du piano, qui s'était mis à jouer un air tout à fait complet, je guettais l'obscurité en slalomant entre les sapins.

Entre deux branches au caractère épineux, une silhouette passa. Bientôt, une autre déchira l'obscurité. Je m'approchai à mesure du centre de la forêt... Des torches étaient plantées là. Une sueur ardente, comme de la cire fondue me parcourut l'échine. J'inspirai sans expirer, et sentis en dépit du feu, l'odeur d'êtres humains. Les silhouettes des arbres écartées, je vis un long meuble brun abîmé et rongé comme une carcasse à tel point qu'on en voyait les cordes par endroit. Le musicien était vêtu d'un noble costume d'apparat. À chaque note, je l'observais lever très haut les bras, effectuer des grands gestes de hanche, courber le dos. Je le voyais d'ailleurs ainsi – de dos – et je n'osais bouger pour le voir de face.

Tout d'un coup, des hommes aux torses peints sortirent des bois, rejoignant dans une sorte de danse macabre, le rythme mené par le pianiste. C'étaient eux, ceux que j'avais aperçus plus tôt. Après une, peut-être deux minutes à les regarder, un nouveau personnage fit son apparition. Je ne sus comment je n'avais pu la voir. Elle avait surgi des entrailles de l'instrument. Une longue tresse noire lui tombait, le long du dos. Ils s'étaient arrêtés pour elle.

Le pianiste se saisit d'un fouet, au pied de sa chaise. Il en frappa la femme qui laissa un cri aiguë s'échapper de sa bouche. Il s'écoula plusieurs secondes avant que le piano ne reprenne, et qu'elle ne se décide aussitôt à danser. Dès son premier pas, elle tourna la tête et j'aperçus la dernière pièce de cette funeste mascarade. Son visage n'était pas naturel. À vrai dire, ce n'en était pas un. Terrifiant d'élégance il était, le masque vénitien qu'elle portait. Brillant sur les bords, avec deux demi-lunes pour les yeux. Une plume, accrochée sur le haut du masque, pointait vers le ciel. J'avais l'impression que cette vision finale, mêlait tout ce qui était arrivé ce soir. Les éléments se confondaient maintenant, comme dans un rêve...

De nouveau, la musique s'interrompt. Cette fois, le pianiste sortit de sa poche un téléphone. Un appel eut lieu. Je n'en compris les paroles que par bribes. Ce n'est qu'après, lorsque le pianiste eut fini, que je démêlai, fatalement, l'enjeu de la situation.

« La maison du colis a finalement été retrouvée, il entonna.

Mon sang se glaça.

– À présent que nous sommes débarrassés de toute contrainte matérielle, il caressa le visage masqué de la femme ainsi que la plume qu’il lissa, et personnelle, il désigna au pied d’un arbre ce qui avait tout l’air d’un corps inanimé, il me semble que la soirée peut se poursuivre. »

Et si, aux dépens de ma propre sécurité, j’avais entraîné l’insécurité avec moi ? Je fus pris d’un vertige qui, au lieu de m’étourdir, me fit tourner la tête derrière moi, vers la première échappatoire logique. En voulant m’enfuir, je glissai sur les feuilles. Par un rapide coup d’œil, j’hallucinai en voyant tous les regards braqués sur moi. C’était comme si la peinture avait pris vie. Pris de panique, je bondis de crainte d’être poursuivi. La dernière image de ce tableau horrifiant qui s’imprima sur ma rétine, fut celle de cet homme à terre, en costume de livraison.

J’avais l’impression d’entendre des pas derrière moi, en sachant bel et bien que j’étais le seul à courir sous ce ciel, dont la clarté avait éveillé les monstres. En retrouvant la chaussée, je retombai par un hasard qui ne pouvait en être un, sur la berline noire qui s’en allait cette fois par la route. J’avais envie de m’effondrer en pensant au voyage qu’elle venait de faire. Et quand bientôt, j’arrivai aux prises avec ma rue, et mes deux volets battant l’air libre, je sentis le poids de mon sort s’appesantir.

Essoufflé, j’enjambai le portail. Le gouffre obscur, exagéré par l’entrée béante, me terrifiait. D’abord silencieux en y mettant les pieds, j’écartai ensuite tous les rideaux, les draps, les meubles ; sans pour autant allumer la lumière. À travers les étrangetés que je remarquais par mille interprétations, je cherchai la trace qu’ils auraient pu laisser. Après avoir écouté mes parents à la porte de leur chambre pendant quelques minutes, pour m’assurer qu’ils dormaient, je revins au point de départ. Dans cette chambre, que j’avais stupidement laissée ouverte, et qui à présent ne me paraissait plus mienne. Nul signe à l’intérieur, cela soit je n’avais rien trouvé. Mais une chose demeurait.

Je refermai enfin la terrible erreur que j’avais commise cette nuit, par l’intermédiaire des volets, faibles objets de mon inattention. Je m’effondrai par la suite, vidant mes pleurs contre le matelas au drap arraché. J’avais laissé entrer les rêves. Je mis un mot sur ce sentiment. La solution d’un mélange où le fantôme se dissout : c’était le cauchemar.

Dans les temps qui suivirent, ma sœur rentra à la maison pour y passer quelques jours avant ses partiels du second semestre. Elle fut fière d’apporter avec elle, le colis qui lui avait finalement été livré à son appartement. Lequel, contenait le dit « masque vénitien » dont elle m’avait parlé. Il semblait en parfait état. Néanmoins, j’étais encore dans un de ces instants, où

Mention spéciale « Jeune auteur »

l'on ne sait lequel : du rêve, ou du réel se mêle de l'autre. Ainsi, en son sommet je ne pus m'empêcher de dénombrer, l'absence d'une plume.

Lux PASQUET